



HAL
open science

Astérix en traduction

Yvon Keromnes

► **To cite this version:**

Yvon Keromnes. Astérix en traduction : les enjeux du figement. Pratiques : linguistique, littérature, didactique, 2013, 159/160, pp.147-163. hal-00932857

HAL Id: hal-00932857

<https://hal.science/hal-00932857>

Submitted on 6 Feb 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Yvon KEROMNES

Astérix en traduction : les enjeux du figement

1. Introduction

Comme le remarque L. Perrin dans la présentation de ce volume, la notion de figement est une notion complexe, qui renvoie à d'autres notions qu'il s'agit d'articuler (nous pensons en particulier à celles de collocation, de cliché ou de citation), et qui semble être appliquée à des objets différents (p. ex. à des expressions proverbiales et à des métaphores mortes). Aujourd'hui encore, la notion même de figement se prête largement au débat, tout comme les notions qu'elle subsume¹. Mais pour nous, le figement constitue avant tout l'aspect le plus tangible d'une deuxième notion plus large, plus ineffable, et essentiellement intuitive : celle d'idiomaticité. Cette dernière, que nous nous efforcerons malgré tout de préciser, est une notion centrale pour le traducteur. Elle représente en effet une caractéristique permettant souvent à elle seule d'évaluer le succès de la traduction effectuée² : l'effet de familiarité qu'éprouve le lecteur, l'impression de « déjà vu³ » qui fait qu'un discours sera perçu comme appartenant à une langue « authentique », et qui fera dire au lecteur non averti du texte source que « c'est bien traduit » provient de cette caractéristique (évidemment, la notion même de traduction demande à être précisée, elle ne va pas de soi). En rapport avec la traduction, la notion d'idiomaticité est paradoxale à deux titres au moins, en premier lieu parce qu'en privilégiant le familier par rapport à la nouveauté, elle pourrait sembler s'opposer à la notion de créativité qui est présumée dans cette activité, en particulier pour ce qui concerne la traduction littéraire, et d'autre part, parce que caractérisant des aspects et éléments d'une langue qui peuvent être parfaitement contingents, l'idiomaticité peut sembler la propriété linguistique la moins propre à être traduite. C'est donc cette relation paradoxale entre traduction et idiomaticité qui a retenu notre intérêt, et nous voulons examiner, à partir de l'exemple de la bande dessinée Astérix avec ses traductions en allemand et en anglais, ce que représente le figement du point de vue de la traduction, comme marque d'idiomaticité d'un texte source et de textes cibles.

2. Figement et idiomaticité

Manifestement liées, les notions de figement et d'idiomaticité sont souvent employées de façon interchangeable dans les travaux traitant de ces questions. Dans un souci de clarté terminologique, il importe sans doute de s'efforcer de distinguer ces deux notions, sans pour autant ajouter une énième définition particularisante dans un champ déjà relativement encombré⁴. Pour Mejri (2008 : 245), le figement peut être décrit « en tant que mécanisme cristallisant l'idiomaticité d'une langue », la notion d'« idiomatique » étant identifiée à celle de « spécifique » (ibid. : 247). Anscombe (2011 : 40) propose pour sa part la distinction suivante :

Alors que le figement est un phénomène essentiellement d'ordre paradigmatique, l'idiomaticité en revanche – du moins celle représentée par les matrices lexicales – relève de l'ordre syntagmatique.

¹ Cf. p. ex. Lamiroy & Klein (2005), Anscombe (2011).

² Tout au moins dans une démarche prioritairement ciblisme, qui est aussi celle que nous défendons ici (cf. Lamiroy : 1986).

³ C'est Bally (1951 : 70) qui emploie cette expression à propos de ce qu'il appelle des « séries », et que nous appellerions aujourd'hui des collocations.

⁴ Si la terminologie est un problème notoire en linguistique, Legallois & Tutin (2013 : 6) notent que dans le domaine de la phraséologie, « les terminologies pullulent » ! Cet état de choses n'est sans doute pas dans l'intérêt de la discipline.

Ce partage correspond grosso modo à une opposition entre des locutions dont le sens est non compositionnel d'une part, et des agencements syntaxiques constituant des schémas plus ou moins productifs d'autre part (p. ex. Adj *comme* N : *belle comme le jour / un cœur / une rose, rond comme une queue de pelle / une barrique* etc.), qui possèdent un sens compositionnel et parmi lesquels Anscombe inclut un bon nombre de formes sentencieuses.

Or, si l'opposition paradigmatique/syntagmatique pour préciser la notion de figement prête à discussion, et plus encore l'opposition non-compositionnel/compositionnel (cf. infra), c'est avant tout pour des raisons de terminologie que nous refusons une opposition figement/idiomaticité et que nous nous rangeons plutôt du côté de l'approche proposée par Mejri. Tout d'abord, notons que le débat présenté dans Fillmore *et al.* (1988) et Nunberg *et al.* (1994) autour du vocable d'*idiom* recouvre très largement celui que l'on trouve dans le domaine francophone autour de la notion de figement (opacité/transparence sémantique, non compositionnalité du sens etc.), et que contrairement à ce qu'écrivent Legallois et Tutin (2013 : 6), ce terme d'*idiom*, en tout cas tel que défini chez les auteurs cités, ne constitue pas une extrémité d'un spectre allant du non compositionnel au compositionnel : il couvre l'ensemble du spectre, et les catégories distinctives proposées, *idiomatically combining expressions* et *idiomatic expressions* ne sont pas des catégories parallèles à la première, mais bien des sous-catégories⁵. En revanche, dans un grand nombre de travaux que critiquent justement Nunberg *et al.*, tout comme dans de nombreux travaux portant sur le français ou l'allemand, la notion d'idiomaticité a pu être restreinte aux expressions sémantiquement opaques⁶. Ceci a pour nous le sérieux inconvénient d'exclure de fait le phénomène des collocations, p. ex., du domaine de l'idiomaticité, en s'éloignant de l'usage courant de ce terme. Pour l'adjectif « idiomatique », le TLF propose la définition suivante : « ce qui est propre à une langue ». Cette définition, certes à la fois large et vague, renvoie aux notions de « déjà vu » et d'« authenticité » déjà évoquées, et dont nous avons souligné l'enjeu particulier qu'elles constituent pour la traduction. Guillemin-Flescher (1981 : VII) donne pour point de départ de son imposant ouvrage comparant les systèmes linguistiques anglais et français l'incident suivant :

Un étudiant nous a rendu un jour une traduction que nous avons pour consigne de corriger selon un barème établi. Le barème correspondait à une gradation de « fautes de grammaire » qui étaient à sanctionner selon leur gravité. Aucune de ces « fautes » n'apparaissait dans la traduction. Celle-ci ne comportait cependant pas une seule phrase qu'un anglophone aurait reconnue comme étant sa propre langue. Il nous a semblé que cet incident donnait matière à réflexion.

On voit bien ce qui est pointé ici, ce qui est en quelque sorte défini par la négative, et qui correspond au sens commun d'« idiomatique ». Et on voit en quoi l'idiomaticité peut constituer un embarras définitionnel. En effet, cette dernière notion ne s'appréhende véritablement que de l'extérieur⁷, dans son absence, à l'instar de nos normes culturelles dont seule la confrontation à d'autres normes, à l'occasion p. ex. d'un séjour à l'étranger, nous révèle en même temps l'existence, et le caractère relatif et conventionnel. Un discours dans une langue L peut être parfaitement intelligible, et pourtant confusément dérangeant, faisant hausser les sourcils de locuteurs dont c'est la langue maternelle, et leur faisant dire « on ne dirait pas ça comme ça ». D'un point de vue théorique, il nous paraît souhaitable de garder au

⁵ Nunberg *et al.* (1994 : 496) écrivent p. ex. : “we will use the term ‘idiomatically combining expression’ (or ‘idiomatic combination’ for short) to refer to idioms whose parts carry identifiable parts of their idiomatic meaning.” (c'est nous qui soulignons).

⁶ Cf. p. ex. Greciano (1983), Burger (1998).

⁷ C'est précisément la position adoptée par Hausmann (1997) pour dire que « tout est idiomatique dans les langues ».

terme d'idiomaticité sa capacité à désigner l'ensemble du phénomène décrit ici. Que l'on ait pu vouloir en réduire l'extension nous paraît s'expliquer en partie par l'intérêt particulier accordé à une certaine époque par la phraséologie à certains phénomènes (expressions de sens non compositionnel) au détriment d'autres (p. ex. les collocations), et ceci sans doute à cause du caractère prototypique⁸ des premiers. Mais ils nous paraît opportun de rendre aujourd'hui à la notion d'idiomaticité une plus grande extension, propre à désigner un ensemble de phénomènes linguistiques qui ont pu paraître autrefois comme des anomalies et des exceptions, et dont on s'aperçoit de plus en plus qu'ils sont véritablement au cœur du fonctionnement du langage⁹. Il nous semble d'ailleurs que l'extension actuelle du domaine de la phraséologie (Legallois & Tutin : 2013) correspond à une amélioration des moyens de repérer des régularités allant progressivement vers la notion de genre textuel¹⁰. Ces régularités extensives débordent sans doute la notion de figement, mais participent de celle d'idiomaticité, qu'elles contribuent à rendre plus théorisable. Notion empirique et intuitive, essentiellement préthéorique chez le traducteur, l'idiomaticité telle que nous la définissons ici devient progressivement une notion objectivable.

Pour le figement, phénomène principal de l'idiomaticité, on l'aura deviné, nous proposons également une approche « maximaliste » correspondant peu ou prou à celle d'*idiom* proposée par Fillmore *et al.* (1988) et Nunberg *et al.* (1995), phénomène à la fois multiple (touchant au lexique, à la syntaxe et à la pragmatique) et scalaire : selon cette conception, une expression est figée dès lors qu'au moins un aspect de son emploi (son interprétation, sa syntaxe, la situation qui suscite cet emploi) est conventionnel. Notre hypothèse est que cette conventionalisation, dans ses différents aspects, découle d'une même cause, un processus d'automatisation décrit par Langacker (1987 : 59-60) sous le nom d'*entrenchment* (que l'on pourrait traduire par *renforcement*), et directement lié à la fréquence d'usage de l'expression considérée : plus une expression est fréquente, et plus elle est accessible dans la mémoire ; et s'il s'agit d'une expression polylexicale, plus elle est traitée comme un tout. C'est manifestement le cas de locutions telles que *kick the bucket*, pour employer un exemple bien connu, expression non-compositionnelle et sémantiquement opaque, cas prototypique de figement, mais c'est aussi le cas des collocations, que l'on oppose régulièrement au premier type de locution.

Les collocations sont des associations syntagmatiques préférentielles par rapport à des combinaisons libres qui pourraient paraître sémantiquement très proches. Il s'agit donc d'une conventionalisation d'association. Ce que Fillmore *et al.* (1988 : 504) appellent *encoding idioms*, des expressions sémantiquement transparentes, mais qu'un locuteur doit déjà connaître pour les produire¹¹. Les auteurs donnent l'exemple en anglais de *wide awake*, littéralement *largement réveillé (tout éveillé)*, ou *bright red*, littéralement *rouge brillant (rouge vif)*. Mais la notion de collocation doit être précisée davantage. Hausmann (2004) attire l'attention sur l'existence de deux conceptions sensiblement différentes de cette notion¹², qu'il oppose par ailleurs au sein de la phraséologie, dans la tradition allemande, à celle d'*Idiom*. Ces deux conceptions de la notion de collocation sont selon l'auteur l'enjeu d'une guerre terminologique entre la phraséologie, en particulier lorsqu'elle est destinée à faciliter

⁸ Au sens où un exemple comme *casser sa pipe* répond à l'ensemble des critères souvent proposés pour définir le figement (polylexicalité, opacité sémantique, non actualisation, blocage des propriétés transformationnelles) alors qu'une collocation, entre autres phénomènes apparentés, ne répondra qu'à une partie de ceux-ci.

⁹ C'était déjà le propos de Chafe (1968), dans une critique à la théorie de Chomsky, d'avancer le caractère systématique de l'idiomaticité. Plus récemment, Jackendoff & Pinker (2005 : 220) voient dans l'omniprésence des expressions idiomatiques un argument décisif pour rejeter une bipartition du langage en lexique et syntaxe qui conserverait exclusivement dans des propriétés syntaxiques (récursion) la nature du langage.

¹⁰ Sur ce point, les approches 'bottom-up' et 'top-down' sont sans doute appelées à se rejoindre et s'intégrer.

¹¹ Sans employer le terme de '*encoding idioms*', Nunberg *et al.* (1994 : 495) font exactement la même analyse.

¹² La distinction entre ces deux conceptions est reprise dans Hausmann & Blumenthal (2006).

l'apprentissage de langues étrangères, et la linguistique de corpus. Dans le premier cas, la collocation rapporte un *collocateur* à une *base* (dans les collocations *émettre un son* et *pousser un hurlement*, *son* et *hurlement* sont les bases, *émettre* et *pousser* les collocateurs¹³). Dans le second, elle renvoie à des *clusters*, c'est à dire des associations de deux, trois ou quatre éléments dont la fréquence d'association est supérieure à celle d'une association aléatoire. Hausmann (ibid. : 321) considère cette guerre terminologique gagnée par les représentants de la première conception, qui en proposent la définition « la plus étroite, la plus riche en traits, la plus élaborée, la plus exacte, la plus fonctionnelle, la plus liée à une application, et donc la plus indispensable ». Et il voit dans la parution du *Oxford Collocations Dictionary* (OCD) en 2002 la preuve de cette victoire. Il est vrai que les exemples donnés pour illustrer la seconde conception, à partir de l'entrée *hotel* du *Dictionary of English Collocations* (1994), *a hotel, my hotel, of hotel, in the hotel* (parmi beaucoup d'autres exemples du même ordre) ont de quoi laisser songeur, et il est peu probable qu'un traducteur y trouve la moindre utilité : ces associations paraissent triviales, le fait qu'un substantif puisse être précédé d'un déterminant ou s'intégrer à un syntagme prépositionnel ne constitue pas une information telle que les associations particulières doivent être mémorisées. Surtout, elles ne constituent pas d'associations préférentielles par rapport à des associations sémantiquement voisines, et elles n'ont pas non plus ce caractère d'imprévisibilité d'un « idiome d'encodage » qui dévoile le figement associatif et par là, l'idiomaticité. L'information fréquentielle ne suffit manifestement pas, et nous nous rangeons donc volontiers derrière Hausmann pour dire que d'un point de vue terminologique, pour toutes les raisons données, le concept de collocation des phraséologues semble avoir une pertinence bien plus grande que celui de la linguistique de corpus. Quelques remarques cependant ; tout d'abord, le OCD définit une collocation de la façon suivante :

Une collocation est la façon dont des mots se combinent dans une langue pour produire un discours oral ou écrit qui semble naturel¹⁴.

Cette définition n'a pas le caractère binaire impliqué par l'opposition base/collocateur, ni la dissymétrie qui lui correspond. Et il semble que la délimitation des unités collocationnelles ne soit pas toujours évidente. *Bright idea* est une collocation attestée ; *to be full of ideas* aussi. Dès lors, il paraît difficile de refuser à *to be full of bright ideas* ce même statut. Nous devons alors admettre ici une base, *ideas*, et deux collocateurs imbriqués. La dissymétrie demande aussi une réserve, il ne s'agit pas seulement d'associer à une base un ou des collocateurs, mais de produire une association prévisible. Et il nous semble que la prévisibilité joue dans les deux sens, la collocation ne met pas seulement en jeu l'affinité d'une base pour un collocateur, mais aussi celle d'un collocateur pour une base. S'il s'agit p. ex. de parler d'un haut degré d'idiotie, le collocateur *fiéffé* a des affinités différentes avec différents substantifs, et *fiéffé imbécile* sera une collocation forte alors que *fiéffé idiot* sera une collocation moyenne, et *fiéffé abruti* n'en sera peut-être même pas une. Le collocateur joue donc ici un rôle dans la combinatoire.

Par ailleurs, la scalarité du phénomène (qui touche l'ensemble des phénomènes impliqués dans le figement) a pour conséquence importante que l'on ne peut s'attendre à pouvoir décrire des catégories parfaitement circonscrites, donc définissables en termes de conditions

¹³ Mais contrairement à ce qu'écrivent Hausmann & Blumenthal (2006 : 3), on peut fort bien *émettre un hurlement*, de même qu'un *soupir* ou un *gémissement*, même si cette première association n'est pas assez fréquente pour être considérée comme une collocation, elle n'en sera pas pour autant perçue comme « non idiomatique ».

¹⁴ Collocation is the way words combine in a language to produce natural-sounding speech and writing (OCD vii).

nécessaires et suffisantes. Hausmann (ibid. : 315) cite p. ex. l'expression allemande *krummer Hund* (littéralement *chien tordu*, sens courant de *personne malhonnête*), et il remarque que l'on peut en dire qu'il s'agit d'une locution (au sens figuré, il ne s'agit ni d'un chien, ni de quelqu'un de littéralement tordu, la signification est appréhendée comme un tout, il s'agit d'un *truand*), mais que l'on peut tout aussi bien en dire qu'il s'agit d'une collocation, dans la mesure où *Hund* est régulièrement employé, dans de nombreuses expressions, pour désigner (et interpeller) un humain, et où *krumm* possède indépendamment le sens figuré (métaphorique) de *malhonnête* : s'il y a compositionnalité et transparence sémantique, c'est une collocation. Dans ce cas précis, il nous paraît préférable d'admettre simplement que *krummer Hund* est une locution figurée compositionnelle (ce qui d'après Nunberg *et al.* : 1994 est le cas d'une majorité de locutions idiomatiques¹⁵), située entre la pure collocation et la locution non-compositionnelle.

Outre ces deux catégories principales, les locutions et les collocations, plusieurs autres catégories et sous-catégories peuvent être distinguées comme relevant du figement : noms composés, clichés, citations, « petites phrases » du monde politique, dictons, proverbes, actes de langage stéréotypés¹⁶ (ALS), phraséotermes¹⁷, et matrices lexicales¹⁸. Les chansons, présentes dans notre corpus, constituent pour nous un cas limite de figement : s'il s'agit bien d'expressions linguistiques mémorisées comme un tout, les caractéristiques de ces unités sont leur complétude (comme les dictons et proverbes), leur très grande extension, et le lien entre les éléments linguistiques et une mélodie. Ces caractéristiques rendent difficile leur intégration à un discours plus large, même si l'emploi de chansons dans certains films montre que ce n'est pas impossible. Comme pour les citations, leur origine historique fait que leur dimension culturelle est plus manifeste que dans toutes les autres catégories évoquées. La traduction la plus adéquate d'une chanson est généralement ce que Vinay et Darbelnet¹⁹ (1958 : 8), et Malblanc (1968 : 6) appellent une équivalence :

Procédé de traduction qui rend compte de la même situation que dans l'original, en ayant recours à une rédaction entièrement différente. Ex. : « the story so far : résumé des chapitres précédents ».

Autrement dit, les aspects linguistiques, en particulier la sémantique et le lexique, ne constituent pas un paramètre majeur de leur traduction, il s'agit de trouver une chanson pouvant remplir une fonction comparable dans la culture cible. Si cette question de la traduction des chansons constitue un problème théorique intéressant, elle est marginale quant à la traduction du figement, c'est pourquoi nous ne l'avons pas retenue dans notre étude. Les proverbes partagent la caractéristique de complétude des chansons²⁰ et en partie pour cette raison conduisent généralement au même type de traduction pragmatique. Les dictons en

¹⁵ Estimant que le critère de non-compositionnalité sémantique est surévalué dans les travaux sur le figement, les auteurs le dissocient du critère de conventionalité, seul critère nécessaire parmi les deux pour fonder la notion de figement. Ils arguent que dans la locution *spill the beans* (littéralement *renverser les haricots*, figurativement *révéler involontairement une information*), chaque élément constituant la locution contribue à une partie de la signification globale, *spill* pour *révéler involontairement* et *the beans* pour *l'information*, d'où une compositionnalité de cette expression. Des travaux de psycholinguistique semblent confirmer ce rôle joué par les composants dans l'interprétation globale (cf. p. ex. Gibbs : 1990).

¹⁶ Cf. Kauffer (2011) : p. ex. *Tu parles !, Et puis quoi encore !* ; phénomène déjà évoqué par Bally (1909 : 273) sous le nom de « phraséologie exclamative ».

¹⁷ Cf. Gautier (2004).

¹⁸ Expression empruntée à Anscombe (2011 : 32), qui estime pour sa part qu'elles ne relèvent pas du figement ; la même notion est décrite chez Fillmore *et al.* (1988 : 505) sous le terme de *formal idiom*.

¹⁹ De même que Malblanc (1968 : 6), qui propose entre le français et l'allemand l'exemple fortement daté *pour un morceau de pain / um ein Lumpengeld* (littéralement *de l'argent de misère, une somme misérable*, par métonymie *Lumpen, haillon - misère*).

²⁰ Kleiber (2000 : 44) parle à cet égard d'autonomie syntaxique et textuelle.

revanche, bien que possédant également ces caractéristiques, renvoient directement à une situation spécifique par leurs éléments lexicaux²¹, et ceux-ci doivent donc être pris en compte dans la traduction. Ces différentes catégories, dont certaines sont en relation d'inclusion totale ou partielle, permettent de spécifier davantage certains aspects, en particulier sémantiques, des expressions qui leur appartiennent, aspects qui peuvent être pertinents pour la traduction. P. ex., nous entendons par clichés des locutions initialement expressives, mais dont l'usage excessif a conduit à une quasi-disparition de cette expressivité, et dont l'emploi sera ressenti soit comme une instance de verbiage, soit comme ironique (la langue des médias est une source importante de clichés) ; par citation, nous entendons toute expression figée à laquelle on peut attribuer une source historique précise. Cela comprend les expressions tirées de textes connus (œuvres littéraires, textes religieux...), attribuées à des personnages historiques aussi bien que les slogans publicitaires. Il est certain que ce rapport à une source historique peut disparaître de la conscience de la plupart des locuteurs. Nunberg *et al.* (1994 : 494) citent l'expression *to beard the lion in his den* (présente dans notre corpus, littéralement : *taquiner le lion dans sa tanière en lui tirant les moustaches*), perçue comme idiomatique, mais dont beaucoup de locuteurs anglophones ignorent qu'elle est due à l'écrivain W. Scott, de même que tous les locuteurs francophones ne reconnaîtront pas nécessairement les expressions *oreilles ennemies* ou *engagez-vous, rengagez-vous*, également présentes dans notre corpus, comme renvoyant à des affiches de propagande datant respectivement de la Première Guerre mondiale et de l'époque coloniale. Mais elles devraient être identifiées comme telles par le traducteur.

3. Langue, pensée et traduction

Même si elle est à beaucoup d'égards invisible, l'activité que l'on appelle traduction mérite sans doute un essai de définition. Qu'est-ce donc que traduire ? Dans les représentations populaires, deux conceptions s'affrontent : D'un côté, la traduction est considérée comme la création plus ou moins habile d'une « contrefaçon » (à partir d'un « original »), les décalages constatés ne faisant que confirmer qu'il s'agit au fond d'une tâche impossible. On ne peut pas réellement traduire, et l'échec peut être annoncé dès le début de l'entreprise. D'un autre côté, la traduction est considérée comme une facette particulière, mais parfaitement banale et non problématique, de l'utilisation du langage. Puisque, sauf cas exceptionnel, tout être humain apprend « naturellement » à parler, et que l'activité langagière alterne entre écoute et parole ou lecture et écriture, chez certaines personnes ayant vécu dans une situation favorable au plurilinguisme, la traduction n'est rien d'autre qu'une activité tout aussi « naturelle », au cours de laquelle ces personnes, entre écoute et parole, entre lecture et écriture, changeront tout simplement de langue. Pour caricaturales que soient ces conceptions, elles n'en ont pas moins leurs correspondants théoriques, certes quelque peu nuancés. Non loin de la première conception, nous retrouvons les partisans « whorfiens » et « néo-whorfiens » du déterminisme linguistique²² : si c'est la langue que nous utilisons qui détermine notre pensée, alors il est bien évident que toute traduction est au fond impossible. La deuxième conception est proche d'une position universaliste, qui voit dans les différences entre les langues une affaire de détails finalement assez superficielle²³. La réalité se trouve sans doute entre ces deux extrêmes, mais le nœud du problème, nous le voyons, réside dans la conception du rapport

²¹ Nous reprenons à notre compte la distinction entre proverbe et dicton proposée par Kleiber (2000 : 46).

²² Pour la version « dure » de ce déterminisme, cf. Whorf (1956), pour une version modérée plus récente, cf. Levinson (2003), et pour une critique de cette conception dans ses différentes variantes, cf. Pinker (2007 : 124-151).

²³ Cf. p. ex. Pinker (1994 : 232) : « According to Chomsky, a visiting Marian scientist would surely conclude that aside from their mutually unintelligible vocabularies, Earthlings speak a single language. ».

entre langage et pensée. Et si on définit la traduction comme « une activité qui consiste à transférer des contenus d'une langue à l'autre », comme le fait Mejri (2008 : 245), par cette formulation métaphorique²⁴, on pose de fait une dichotomie contenant-contenu qui implique que la traduction n'est rien d'autre qu'un changement de contenant, conception que l'auteur de cette définition s'efforce immédiatement après de combattre (en particulier à travers la notion de *déverbalisation*). Or, qu'en est-il de cette dichotomie ? Tout d'abord, nous estimons qu'il faut effectivement distinguer représentations conceptuelles et représentations linguistiques : si l'on compare deux systèmes linguistiques donnés, il est clair que toute conceptualisation prévue pour être exprimée dans un système linguistique donné ne l'est pas nécessairement dans un autre. Pinker (2007 : 132) note ainsi que si l'anglais possède le moyen d'exprimer une opposition entre un contact de surface (*on*) et une inclusion dans un espace (*in*), le coréen, qui ignore cette opposition, grammaticalise dans ses verbes liés à l'espace une distinction entre association d'objets non solidarisés (fruits dans une coupelle) et association d'objets solidarisés (pièces de Légo emboîtées) : est-ce à dire qu'un anglophone (ou un francophone) n'est pas à même de conceptualiser cette deuxième opposition ? Poser la question, remarque Pinker, c'est déjà y répondre. Et dans une perspective monolingue, comme le notent également Hofstadter et Sander (2013 : 32), chacun possède de nombreux concepts dépourvus d'étiquette verbale, comme p. ex. « la fois où je me suis retrouvé grelottant dehors parce que la porte s'était claquée tout d'un coup ».

Le langage ne « contient » donc pas les concepts qu'il permet d'exprimer et de structurer, il nous donne prise sur eux²⁵ d'une façon qui est spécifique à chaque système linguistique et à chaque marqueur linguistique, de sorte que tout changement lexical ou syntaxique entraîne inéluctablement un changement dans la représentation conceptuelle. Nous voyons donc à quel point est erronée une conception de la traduction inspirée par la métaphore traditionnelle du contenant et du contenu, et qui demande de la traduction un changement de forme laissant la représentation conceptuelle inchangée. Ce que s'efforce de faire le traducteur d'un texte source en texte cible, c'est d'exprimer au plus près dans la langue cible la représentation conceptuelle qu'il a construite à partir du texte source, ce qui conduit de fait à une représentation conceptuelle recréée.

La traduction en tant que résultat de l'activité du traducteur est donc à chaque fois un objet particulier, résultant d'une multitude de choix d'une personne particulière (parfois de quelques personnes), et cependant, ce résultat peut parfaitement constituer un sujet d'étude linguistique dans la mesure où, au-delà des choix individuels, les différences et convergences entre texte source et textes-cibles sont aussi révélatrices de celles qui existent entre langue source et langues-cibles.

Si la bande dessinée est un sujet d'étude encore relativement récent pour la linguistique et la traductologie, les aventures d'Astérix représentent dans ce domaine un sujet privilégié, et ceci peut-être avant tout pour le langage qui y est employé, et non pas tant pour des raisons spécifiques au genre qu'est la bande dessinée²⁶. Ce langage et l'usage humoristique qui en est

²⁴ Partant de l'hypothèse qu'il est extrêmement difficile de penser des abstractions autrement que par métaphores (cf. p. ex. Lakoff & Johnson (1980, 1999), nous n'entendons pas critiquer l'usage en soi d'une expression métaphorique, mais simplement signaler le caractère problématique qu'il y a à choisir pour définir un concept une métaphore qui correspond précisément à une conception que l'on entend critiquer.

²⁵ Jackendoff (2012) emploie à ce propos l'expression *give a handle*, littéralement *donner une poignée*, c.-à-d. *donner le moyen de saisir*. Les mots permettent simplement d'activer des concepts auxquels ils sont associés.

²⁶ Pour une perspective linguistique, cf. p. ex. Delesse & Richet (2009) ; à propos des spécificités de la traduction des bandes dessinées, Zanettin (2008 : 1-33) note les nombreuses transformations que subissent fréquemment les bandes dessinées, tant au niveau des formats d'édition que des dialogues qui peuvent être totalement réécrits et jusqu'aux images, retouchées pour mieux s'adapter à la culture cible. Ce n'est absolument pas le cas pour Astérix, dont les éditions en allemand et en anglais restent très proches de l'édition d'origine. La seule concession au goût du public germanophone semble être le choix d'une typographie plus régulière.

fait rendent cette bande dessinée lisible à plusieurs niveaux, et sont indéniablement à l'origine de son succès en France (peut-être la première bande dessinée qui n'ait plus été considérée comme un achat « honteux » pour des adultes). Or, tout comme ses héros, ce langage et l'usage qui en est fait (les jeux de mots émaillant les propos des personnages, les allusions, accents régionaux, chansons etc.) sont fortement ancrés dans la culture française. On aurait donc pu croire qu'il s'agissait d'une œuvre inexportable : le caractère fortement idiomatique du langage dans Astérix et cet ancrage culturel contribuent en effet à lui donner un caractère identitaire ; à côté de Marianne et du coq gaulois, Astérix fait partie de ces figures dans lesquelles les Français voient volontiers l'incarnation de leur pays²⁷. Or, l'immense succès d'Astérix à l'étranger semble offrir un beau démenti à ce présupposé d'intraduisibilité. C'est ce qui fait de cette bande dessinée un objet d'étude privilégié pour analyser les rapports paradoxaux entre idiomatisme et traduction.

L'histoire des traductions pour les publics britannique et germanophone diffère quelque peu, et permet sans doute d'expliquer une partie des choix opérés par les traductrices dans chaque langue (même si les différences de réception ne sont pas énormes, il s'agit là de nuances). Disons pour simplifier que l'humour « adulte » est sans doute davantage pris en compte en anglais. A. Bell²⁸, la traductrice principale, et son co-traducteur D. Hockridge, universitaire spécialiste du français, étaient d'emblée conscients des différents niveaux de lecture possible, incluant un public adulte. En allemand, c'est davantage le comique destiné à un public infantin qui est mis en avant.

Pendant longtemps, les éditeurs britanniques sont restés persuadés qu'Astérix était « trop français » pour pouvoir être traduit. Alors qu'en France, les premières planches dessinées par Uderzo et écrites par Goscinny avaient été publiées en 1959, ce n'est que 10 ans plus tard qu'un éditeur britannique décide finalement de prendre le risque de proposer une version en anglais, qui connaîtra rapidement un grand succès. Ce succès, qui doit énormément à la qualité de la traduction, est le reflet d'une appropriation de cet Astérix anglais par le public, au point où de nombreux lecteurs n'ont même pas conscience qu'il s'agit d'une traduction. Un fait dont la traductrice s'étonne elle-même (Bell, 2004 : 22) :

I have been absolutely amazed that some people – perfectly intelligent and well-educated people – didn't actually realise that Astérix was translated from the French. I remember one secondary school headmistress, who said she'd had no idea that it was not originally in English. You'd have thought it had THIS IS FRENCH written all over it²⁹ [...].

Outre-Rhin, l'édition s'était rapidement intéressée à Astérix, mais avec cette idée déjà mentionnée que la bande dessinée en général est quasi-exclusivement destinée à un lectorat infantin. C'est donc l'éditeur R. Kauka, parfois surnommé le « Walt Disney allemand », qui en avait le premier acquis les droits, et en 1965 paraissait la première des aventures d'Astérix en allemand. Cependant, nos héros ne s'appelaient plus Astérix et Obélix, mais Sigggi³⁰ et Babarras, et leur village Bonhalla : ils n'étaient plus gaulois, mais germaniques. L'éditeur avait bien perçu la dimension identitaire d'Astérix et de ses compagnons, et décidé de se l'approprier. Aussitôt après cette première parution, Goscinny et Uderzo, qui avaient gardé un

²⁷ Cf. Aslin & Mastron (2001 : 10-11).

²⁸ Après des études d'anglais à Oxford, A. Bell est devenue une traductrice littéraire réputée, traduisant à partir de l'allemand des auteurs tels que Enzensberger, Freud, Hoffmann ou Zweig, et également à partir du français.

²⁹ « J'ai été extrêmement étonnée de découvrir que certaines personnes (des gens tout à fait intelligents et éduqués) n'avaient pas vraiment conscience du fait qu'Astérix avait été traduit du français. Je me souviens de la directrice d'un établissement scolaire qui m'avait dit qu'elle n'avait jamais soupçonné que cela n'avait pas été écrit directement en anglais. On aurait pu croire qu'il y avait pourtant écrit partout C'EST TRES FRANÇAIS en grosses lettres ».

³⁰ Diminutif de *Siegfried*, prénom germanique emblématique.

droit de regard sur les traductions, retirèrent à Kauka ses droits d'édition. Ils furent ensuite accordés à l'éditeur Ehapa, qui confia la bande dessinée à traduire à ses secrétaires³¹. Ayant rapidement constaté que le résultat n'était pas prometteur, l'éditeur décide finalement de faire appel à une traductrice professionnelle, G. Penndorf, qui traduisait déjà pour lui, littéralement, des « Petits Mickeys »³². Ayant rencontré Goscinny et proposé une première traduction, elle obtient son agrément et devient la traductrice officielle d'Astérix³³. C'est elle qui en a fait un élément de la culture allemande (et en ceci, les traductions en anglais et en allemand sont très comparables), au point où tout germanophone connaît sa version de la fameuse phrase d'Obélix, « die spinnen, die Römer » (ils sont fous, ces Romains³⁴).

4. Traduire le figement

Notre analyse porte sur 5 albums, Astérix le Gaulois (ci-après AGA, 1961), Astérix et les Goths (AGO, 1963), Le Combat des chefs (CCH, 1966), Astérix chez les Bretons (ABR, 1966) et enfin Le Bouclier arverne (BAR, 1968), ainsi que leurs traductions en anglais et en allemand. Les exemples sont accompagnés d'une indication de source (abréviation) et de la pagination du texte source. Sans a priori théorique, et en évitant toutefois les redondances d'un album à l'autre, nous avons recueilli dans les albums en français tout ce qui nous paraissait propre à déclencher chez le lecteur cet effet de « déjà vu » dont parle Bally, ou plus précisément de « préfabriqué » dont parlent Gülich et Krafft (1997) et relever, à quelque degré que ce soit, du figement. Il s'agit d'un dépouillement de corpus non informatisé, dans un premier temps sur des bases essentiellement intuitives. Pour tester ces intuitions, nous avons eu recours à des ressources lexicographiques. Ceci nous donne, pour les 5 albums, un total de 200 expressions qui correspondent aux objets linguistiques les plus divers. Parmi ces expressions, nous trouvons en effet des mots composés : *morte saison* (AGO 5), *vieux garçon* (ABR 30) ou *tire-au-flanc* (BAR 21) ; des collocations : *perdre son latin* (AGA 5), *lancer un défi* (CCH 15), *faire ses adieux* (ABR 11) ou *faire semblant* (BAR 32) ; des locutions figurées, sémantiquement plus ou moins opaques : *dépasser les bornes* (AGA 9), *perdre le nord* (AGO 17), *prendre racine* (CCH 10) ou *perdre ses moyens* (BAR 14) ; des clichés : *se perdre dans la nuit des temps* (AGA 8), *graves incidents frontaliers* (AGO 7), *retrouver son teint de jeune fille* (CCH 26), *amour de la liberté* (ABR 7), ou *frêle esquif* (ibid.) ; des ALS : *ça va pas, non ?* (AGA 23), *tu parles !* (AGA 24) ; des citations : *engagez-vous, rengagez-vous* (BAR 21) ; des allusions : *oreilles ennemies* (ABR 13), *je ne veux pas vous jeter la pierre* (ABR 43) ; des phraséotermes : *camp fortifié* (ABR 11), *coup d'envoi* (ABR 38) ; des dictons (plus ou moins apocryphes) : *quand l'appétit va, tout va* (BAR 9), et enfin des chansons : *je te tiens, tu me tiens, par la barbichette* (AGA 45). Ces expressions relevées ont été associées à leur traduction en allemand et en anglais. Les différentes expressions en français, allemand et anglais, ont ensuite été testées à l'aide de plusieurs ouvrages lexicographiques, dictionnaires généraux monolingues, dictionnaires de locutions, et bien sûr le OCD pour l'anglais. Nous avons par ailleurs eu recours à des corpus : Frantext, le British National Corpus, et le corpus

³¹ Au lecteur qui s'étonnerait de cet état de fait, nous signalerons qu'en France, jusqu'au 8 janvier 2008, le code APE de l'INSEE correspondant à la traduction était « 748F : Secrétariat et traduction ».

³² Il s'agissait d'albums de Walt Disney qu'elle traduisait... de l'italien (Entretien pour le journal die Welt et sur Deutschland Radio Kultur en octobre 2009, à l'occasion des 50 ans d'Astérix).

³³ Penndorf a également traduit les albums d'Iznogoud et de Lucky Luke écrits par Goscinny.

³⁴ Cette citation donnée par Riegel *et al.* (1997 : 427) comme exemple de dislocation à droite, était rendue en allemand dans sa première version par *Ui, sind die Römer doof!*, qui correspond à un langage enfantin caricatural. Dans la version anglaise, où l'oralité est moins marquée, et bien que la construction existe, Bell élimine la dislocation avec *These Romans are crazy*.

allemand du DWDS (Digitales Wörterbuch der deutschen Sprache³⁵). Enfin, nous avons également vérifié les fréquences des expressions tout simplement sur Google³⁶.

Nous avons vu que les expressions relevées dans le texte français présentent une très grande variété de phénomènes de figement ; ceux-ci se répartissent à peu près de la façon suivante : 45% de collocations sémantiquement transparentes, 30% de locutions figurées sémantiquement plus ou moins opaques, 13% de cas de figement pragmatique (ALS, formules de routine), 6% de citations, 6% de matrices et entre 1 et 2% de mots composés (dont phraséotermes). C'est-à-dire que l'idiomaticité s'exprime en premier lieu à travers des locutions relativement figées mais sémantiquement transparentes, mais suivies par près d'un tiers des locutions figées sémantiquement opaques, et par plus de 10% d'expressions figées pragmatiquement.

La traduction de la plupart de ces expressions dans notre corpus comporte également des expressions figées, indépendamment de la catégorie de l'expression en français.

4.1. Collocations

- 1) *ça donne du goût* (AGA 8)
es macht die Mixtur schmackhafter
it improves the flavour
- 2) *cette tente solidement gardée* (AGA 28)
das Zelt ist so streng bewacht
that heavily guarded tent
- 3) [la potion magique] qui lui aurait *ouvert la route* vers le trône (AGA 48)
[der Zaubertrank], der ihm *den Weg* zu Cäsars Thron hätte *ebnen* sollen
[a magic potion] *removing all obstacles* between himself and the imperial throne
- 4) *jusqu'à la lisière de la forêt* (AGO 5)
bis zum Rand des Waldes
to the edge of the forest

Dans ces exemples, les traductions contiennent des locutions idiomatiques dont les composants ne correspondent pas à l'équivalent direct des composants en français, ce qui aurait très bien pu être le cas, mais qui montre que chaque locution est prise comme une unité de traduction. Ainsi en (1), l'expression banale *donner du goût* est traduite en allemand par l'expression *schmackhafter machen*, (*faire plus goûteux*), et en anglais, par *improve the flavour*, (*améliorer le goût*), attesté dans le OCD. Dans (2), *solidement gardée* est une collocation moyenne, *fortement gardée* aurait été une collocation plus forte, l'adverbe allemand *streng* a le sens de *strictement*, *rigoureusement*, alors qu'en anglais, on dit *lourdement gardé*. L'exemple (3) nous montre que, tout comme les locutions sémantiquement opaques, les collocations possèdent souvent une dimension de figuration, ce qui rend parfois difficile la distinction entre les deux catégories de figement (surtout si l'on admet que l'opacité sémantique est un phénomène scalaire, et que les expressions sémantiquement opaques peuvent aussi être compositionnelles). *Ouvrir la route* est une métaphore conceptuelle (la route est un espace que l'on rend accessible en un point), l'image en allemand, *den Weg ebnen*, est différente, puisqu'il s'agit d'aplanir le chemin, et c'est encore une autre image en anglais, avec la collocation *remove obstacles* (*ôter des obstacles*), attestée

³⁵ www.dwds.de

³⁶ Des expressions absentes des dictionnaires de locutions et de collocations se révèlent parfois très bien représentées dans les corpus, qui ont eux-mêmes leurs limitations (Frantext est p. ex. excessivement littéraire, et donc non représentatif de la langue courante, essentielle pour l'étude de l'idiomaticité).

dans le OCD. Enfin, la conceptualisation d'une forêt, dans la culture occidentale en tous cas, fait qu'on lui attribue un contour net, et les trois langues possèdent des expressions équivalentes. Mais en dépit du fait que ces locutions correspondent à un unique concept, dans l'exemple (4), l'expression française fait ressortir la dimension contingente et imprévisible des associations collocatives : *lisière de la forêt* s'oppose en effet à *orée du bois* (? *lisière du bois* ; ? *orée de la forêt* ne semblent pas constituer des collocations). En allemand, la traductrice a choisi de conserver la locution, alors qu'elle aurait très bien pu choisir le mot composé *Waldrand*³⁷. En anglais, on parle du *bord de la forêt*.

4.2. Expressions figurées sémantiquement opaques

- (5) *dépasser les bornes* (AGA 9)
das Limit überschreiten
to go too far
- (6) Les Romains *n'ont pas les yeux en face des trous* (AGA 19)
Die Römer blicken einfach nicht durch
Their eyes can't be all that bright
- (7) *On parle boutique* (AGO 10)
Man plaudert
They talk shop

Dans (5), les trois langues expriment la même idée d'une situation ou d'un comportement qui soudainement n'est plus acceptable. L'allemand comme le français expriment cette idée par l'image d'une limite qui a été franchie³⁸, alors qu'en anglais, la traductrice a retenu celle d'une distance excessive... qui existe également aussi bien en français (*aller trop loin*) qu'en allemand (*zu weit gehen*). L'exemple (6) demande quelques explications et a ceci d'intéressant que l'on change de phénomène de figement entre la version française et la version anglaise. Astérix et Obélix viennent de « libérer » un Romain se faisant passer pour un Gaulois que les Romains auraient pris pour un espion (!), et qui vient en fait leur voler le secret de la potion magique. Ce Romain, qui n'a pas l'air très futé, déclare à nos deux héros : « [aux] yeux [des Romains], avec mon air rusé et éveillé, j'étais un espion... ». Ce à quoi Obélix répond « Les Romains n'ont pas les yeux en face des trous ». Cette plaisanterie est l'un des nombreux exemples dans lesquels le figement est associé à de l'humour, qu'il s'agit également de traduire. Or, l'expression *ne pas avoir les yeux en face des trous* n'a pas d'équivalent direct en allemand ni en anglais. Penndorf traduit cette plaisanterie en passant par métonymie des yeux au regard, avec l'expression *nicht mehr durchblicken*, qui comprend un verbe à particule dont le sens est figuré (*comprendre les tenants et les aboutissants*) et qui dit littéralement *voir à travers*. Quant à Bell, elle utilise une de ses stratégies privilégiées en ayant recours à la polysémie du mot *bright* (ayant de l'éclat, et doté de facultés intellectuelles supérieures), ce qui lui permet de proposer la collocation *bright eyes*, attestée dans le OCD. Il ne s'agit pas ici de traduire la sémantique, mais l'humour, et ceci s'opère grâce à l'utilisation d'expressions idiomatiques. L'exemple (7) désigne un concept correspondant à une pratique assez largement partagée dans de nombreuses cultures sans doute, celle de parler de son métier entre collègues³⁹. Il est d'autant plus étonnant que Penndorf ait traduit cette expression

³⁷ Ce qui suggère la lexicalisation dans ce genre de cas comme stade ultime du figement.

³⁸ Avec pour l'allemand une expression moderne comprenant un emprunt à l'anglais, ce qui est parfaitement dans l'esprit de cette bande dessinée.

³⁹ Le dictionnaire Robert des expressions et locutions mentionne que l'expression *être de la boutique* est attestée dès le XVIe s., *boutique* renvoyant à l'administration, le sens plus général d'activité professionnelle est assez voisin.

par l'hypéronyme *plaudern* (*bavarder*), alors que le verbe composé *fachsimpeln*, dans lequel *Fach* renvoie au métier, correspond à une lexicalisation de ce concept.

4.3. Figement pragmatique

La traduction des ALS ne pose généralement pas de problème, dans la mesure où les expressions équivalentes d'attitudes dans des situations stéréotypées existent dans les trois langues.

- 8) *n'en parlons plus* (CCH 8)
reden wir nicht mehr davon
let's change the subject

L'expression d'un renoncement du locuteur à convaincre son interlocuteur s'exprime idiomatiquement de la même façon en français et en allemand, et en anglais par ce que Vinay et Darbelnet (1958 : 51) et Malblanc (1968 : 9) appellent une modulation⁴⁰. Lorsque le figement pragmatique est plus étendu, et qu'il s'agit p. ex. d'exprimer des platitudes, le figement n'est pas nécessairement au rendez-vous dans la langue cible. C'est encore le cas ici :

- 9) *On n'arrête pas le progrès* (AGO 40)
Was es heutzutage alles gibt
You can't stop progress

Cette expression d'étonnement (éventuellement ironique) face aux innovations de la modernité se retrouve à l'identique en français et en anglais, et la locution allemande, littéralement *tout ce qui existe* (de nos jours) s'emploie pour exprimer exactement la même réaction. Ce n'est pas le cas dans l'exemple suivant, dans lequel un druide démontre ses talents en faisant pleuvoir : (10) *Il n'y a plus de saison*, sur lequel la traductrice allemande fait l'impasse avec une construction libre (*sehr originell!*, *très original !*) et que la traductrice anglaise rend par *the weather's all topsy-turvy*, qui est aussi une construction libre : *topsy-turvy*, qui peut se rendre par *chamboulé*, exprime bien cette conception entropique (qui ne date sans doute pas d'hier) d'un climat qui va en se dérégulant, mais cet adjectif, dans son emploi figuré, ne fait pas partie des collocateurs pourtant nombreux de *weather*. Enfin, parmi les traductions de figement pragmatique, on observera également le passage à d'autres types de figement :

- 10) *Faut pas chercher à comprendre !* (AGO 17)
Das soll einer verstehen!
Ours not to reason why!

Cette expression étendue, proche d'un ALS dans son emploi et correspondant à une attitude particulière en réaction à l'étrangeté d'une situation, trouve un correspondant exact en allemand (littéralement : *on doit comprendre ça*, pour dire *allez comprendre ça !*), mais la traduction en anglais (*ce n'est pas à nous de chercher à comprendre pourquoi*) est en fait une citation, extraite d'un poème de Tennyson⁴¹.

⁴⁰ Les auteurs parlent d'un changement de point de vue (souvent un basculement entre une polarité positive et une polarité négative), qu'ils illustrent avec l'opposition *shallow* / *peu profond* pour l'anglais (ibid. : 55) et *danger de mort* / *Lebensgefahr* (*danger de vie*, ibid. : 9) pour l'allemand.

⁴¹ *The Charge of the Light Brigade*, 1854.

4.4. Citations, matrices et mots composés

Ces phénomènes sont trop rares dans notre corpus pour être représentatifs, mais nous en dirons quand même quelques mots. Pour les citations, lorsqu'elles appartiennent à un fond commun et existent à l'identique, citations bibliques, (10) *rendre à César ce qui est à César* (AGA 47), (11) *jeter la pierre* (ABR 43), cinéphilique, (12) *Autant en emporte le vent* (CCH 27) ou lorsqu'elles ont un équivalent précis, comme cette citation historique, (13) *des oreilles ennemies*⁴² (ABR 13), la traduction va de soi, mais pour (14) *Engagez-vous, rengagez-vous* (BAR 21), seule la traductrice anglaise a trouvé le correspondant pour les campagnes de recrutement en Grande-Bretagne, *Join up, it's a man's life* ; la traductrice allemande n'a pas trouvé d'équivalent, soit parce que l'expression n'a jamais existé, soit parce qu'elle n'est pas restée vivante. Pour les matrices, on trouve parfois la même image, comme en (15) *trembler comme une feuille*⁴³ (CCH 10), mais dans les autres cas aussi, elles peuvent être traduites, parfois en utilisant d'autres types de figement :

- (16) cette escale n'a que trop duré (ABR 13)
wir haben schon viel zuviel Zeit vertrödel
we've *outstayed* our welcome

Ici, le figement est rendu dans les deux langues cibles par une collocation, exprimant en anglais le fait de rester jusqu'au moment où une présence n'est plus souhaitée, et en allemand le fait de gaspiller du temps. Pour finir, les mots composés, marques d'un figement lexicalisé, peuvent très bien être rendus par un lexème simple, auquel cas on perd le sens d'une traduction de l'idiomaticité. C'est le cas pour (17) *morte-saison* pour les menhirs (AGO 5), rendu en anglais par l'expression *out of season*, attestée dans le OCD, mais en allemand simplement par le mot *Flaute (calme plat)*, dont la métaphore maritime correspond à un usage idiomatique pour désigner une période commerciale peu propice, mais qui ne représente pas un phénomène de figement.

5. Conclusion

Dans cet article, nous plaçons pour une conception large de l'idiomaticité, plus proche de l'usage courant du terme et du sens empirique que peut en avoir le traducteur. L'idiomaticité ainsi conçue inclut la notion de figement. Cette deuxième notion, qui en est l'élément central, doit également être conçue dans un sens large, renvoyant à un phénomène à la fois scalaire et multiple. Nous avons vu dans nos exemples comment un type de figement pouvait parfois être traduit par un autre type. Sous ses différents aspects, et parmi de multiples facteurs, le figement est principalement lié à la fréquence d'usage et à la notion de *renforcement (entrenchment)*. En ceci, il correspond à une tendance naturelle dans l'usage de la langue à faciliter le traitement des unités les plus fréquemment employées, en particulier en traitant de façon globale des unités complexes, qu'il s'agisse de locutions sémantiquement opaques, de collocations ou d'autre chose. Autrement dit, la métaphore qu'implique le terme de « figement » est trompeuse, la production d'expressions figées se faisant à partir de celles qui sont les plus employées : pour nous, le figement est fondamentalement lié à la vie d'une langue, il n'est pas la marque d'une parole entravée, mais d'une parole « automatisée ». Il constitue ainsi une base sur laquelle peut s'exercer la créativité, par l'intermédiaire du

⁴² En anglais, *careless talk costs lives*, c.-à-d. *des paroles imprudentes coûtent des vies*, en allemand *der Feind hört mit*, c.-à-d. *l'ennemi écoute aussi*. Les deux traductrices ont identifié la référence culturelle et traduit la locution figée en français par la locution correspondante en anglais et en allemand.

⁴³ *To tremble like a leaf*, *Wie Espenlaub zittern* (littéralement *trembler comme le feuillage d'un tremble*).

défigement, phénomène que nous n'avons pas la place d'aborder ici. De ce point de vue, figement et créativité linguistiques sont intimement liés. Et le succès des albums d'Astérix en allemand et en anglais s'explique sans doute en partie par le fait que c'est l'idiomaticité, à travers le figement, qui fait régulièrement l'objet de la traduction.

Bibliographie

- Anscombe, J.-C. & Mejri, S. (éds), 2011, *Le Figement linguistique : la parole entravée*, Paris : Honoré Champion.
- Anscombe, J.-C., 2011, « Figement, idiomaticité et matrices lexicales », in : J.-C. Anscombe & S. Mejri (éds), pp. 16-40.
- Asselin, G. & Mastron, R., *Au Contraire! Figuring Out the French*, Yarmouth : Intercultural Press.
- Bell, A., 2004, Translation as Illusion, in : EnterText 4/3, Londres : Brunel University, pp. 13-28. Consulté le 2 août 2013. < http://arts.brunel.ac.uk/gate/entertext/4_3/bell_s.pdf >
- Burger, H., 1998, *Phraseologie : Eine Einführung am Beispiel des Deutschen*, Berlin : Erich Schmidt Verlag.
- Chafe, W., 1968, « Idiomaticity as an anomaly in the Chomskyan paradigm », in: *Language* 4, pp. 109-127.
- Delesse, C. & Richet, B., 2009, *Le Coq gaulois à l'heure anglaise : Analyse de la traduction anglaise d'Astérix*, Arras : Artois Presses Université.
- Fillmore, C. J., Kay, P. & O'Connor, M., 1988, « Regularity and idiomaticity in grammatical constructions: the case of *let alone* », in : *Language* 64, pp. 501-538.
- Gibbs, R., 1990, « Psycholinguistic studies on the conceptual basis of idiomaticity », in : *Cognitive Linguistics* 1/4, pp. 417-451.
- Gautier, L., 2004, Terme, phraséotermes, phrasème : questions de délimitation en langue spécialisée, in : H. Jatlaoui *et al.* (éds), pp. 153-172.
- Greciano, G., 1983, *Signification et dénotation en allemand : la sémantique des expressions idiomatiques*, Paris : Klincksieck.
- Guillemin-Flescher, J., 1981, *Syntaxe comparée du français et de l'anglais : problèmes de traduction*, Paris : Ophrys.
- Gulich, E. & Krafft, U., 1997, « Le rôle du 'préfabriqué' dans les processus de production discursive », in : M. Martins-Baltar (éd), pp. 241-276.
- Hausmann, F.-J., 1997, « Tout est idiomatique dans les langues », in : M. Martins-Baltar (éd), pp. 277-290.
- Hausmann, F.-J., 2004, « Was sind eigentlich Kollokationen ? », in : K. Steyer (éd), pp. 309-334.
- Hausmann, F.-J. & Blumenthal, P. (éds), 2006, « Présentation : Collocations, corpus, dictionnaires », in : *Langue française* 150, pp. 3-13.
- Hofstadter, D. & Sander, E., *L'Analogie, cœur de la pensée*, Paris : Odile Jacob.
- Jackendoff, R. & Pinker, S., 2005, « The nature of the language faculty and its implications for evolution of language (Reply to Fitch, Hauser, and Chomsky) », in : *Cognition* 97, pp. 211-225.
- Jatlaoui, H., Mejri, S. & Madjoub, E., 2004, *Le continuum en linguistique*, Sousse : Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Sousse.
- Kauffer, M., 2011, « Actes de langage stéréotypés en allemand et en français. Pour une redéfinition du stéréotype grâce à la phraséologie », in : *Nouveaux Cahiers d'allemand* 1, pp. 35-73.
- Kleiber, G., 2000, « Sur le sens des proverbes », in : *Langages* 139, pp. 39-58.
- Ladmiral, J.-R., 1986, « Sourciers et ciblistes », in : *Revue d'esthétique* 12, pp. 33-42.

Lakoff, G. & Johnson, M., 1980, *Metaphors We Live By*, Chicago University Press.

Lakoff, G. & Johnson, M., 1999, *Philosophy in the Flesh: The Embodied Mind and Its Challenge to Western Thought*, New York : Basic Books.

Lamiroy, B. & Klein, J.-R., 2005, « Le problème central du figement est le semi-figement », in : *Linx* 53 | 2005, mis en ligne le 14 février 2011, consulté le 20 juillet 2013.
<http://linx.revues.org/271>.

Langacker, R., 1983, *Foundations of cognitive grammar, vol. I, Theoretical Prerequisites*, Stanford University Press.

Legallois, D. & Tutin, A., 2013, « Présentation : Vers une extension du domaine de la phraséologie », in : *Langages* 189, pp. 3-25.

Levinson, S., 2003, *Space in Language and Cognition*, Cambridge University Press.

Malblanc, A., 1968, *Stylistique comparée du français et de l'allemand*, Paris : Didier.

Martins-Baltar, M., 1997, *La Locution entre langue et usages*, Paris : Ophrys.

Mejri, S., 2000, « Traduction, poésie, figement et jeux de mots », in : *Meta : journal des traducteurs* 45/3, pp. 412-423.

Mejri, S., 2008, « Figement et traduction : problématique générale », in : *Meta : journal des traducteurs* 53/2, pp. 244-252.

Nunberg, G., Sag, I. & Wasow, T., 1994, « Idioms », in : *Language* 70/3, pp. 491-538.

Pinker, S., 1994, *The Language Instinct*, London: Penguin.

Pinker, S., 2007, *The Stuff of Thought : Language as a Window into Human Nature*, London : Penguin.

Vinay, J.-P. & Darbelnet, J., 1958, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris : Didier.

Whorf, B., 1956, *Language, Thought and Reality : Selected Writings of B. L. Whorf*, edited by J. B. Carroll, Cambridge : MIT Press.

Zanettin, F. (ed.), 2008, *Comics in Translation*, Manchester : Saint Jerome Publishing.

Corpus :

Goscinnny, R. & Uderzo, A., 1961, *Astérix le Gaulois*, Paris : Dargaud [*Asterix the Gaul*, 1969, traduction anglaise A. Bell & D. Hockridge révisée 2004, Londres : Hachette UK. *Asterix der Gallier*, 1968, traduction allemande G. Penndorf révisée 1988, Stuttgart : Ehapa Verlag.]

Goscinnny, R. & Uderzo, A., 1963, *Astérix et les Goths*, Paris : Dargaud [*Asterix and the Goths*, 1974, traduction anglaise A. Bell & D. Hockridge révisée 2004, Londres : Hachette UK. *Asterix und die Goten*, 1970, traduction allemande G. Penndorf révisée 1988, Stuttgart : Ehapa Verlag.]

Goscinnny, R. & Uderzo, A., 1966, *Le Combat des chefs*, Paris : Dargaud [*Asterix and the Big Fight*, 1971, traduction anglaise A. Bell & D. Hockridge révisée 2004, Londres : Hachette UK. *Der Kampf der Häuptlinge*, 1969, traduction allemande G. Penndorf révisée 1988, Stuttgart : Ehapa Verlag.]

Goscinnny, R. & Uderzo, A., 1966, *Astérix chez les Bretons*, Paris : Dargaud [*Asterix in Britain*, 1970, traduction anglaise A. Bell & D. Hockridge révisée 2004, Londres : Hachette UK. *Asterix bei den Briten*, 1971, traduction allemande G. Penndorf révisée 1988, Stuttgart : Ehapa Verlag.]

Goscinnny, R. & Uderzo, A., 1968, *Le Bouclier arverne*, Paris : Dargaud [*Asterix and the Chieftain's Shield*, 1977, traduction anglaise A. Bell & D. Hockridge révisée 2004, Londres : Hachette UK. *Asterix und der Arvernerschild*, 1972, traduction allemande G. Penndorf révisée 1988, Stuttgart : Ehapa Verlag.]